

XYZ. La revue de la nouvelle

La victime

Karoline Georges



Numéro 64, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4117ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Georges, K. (2000). La victime. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (64), 47–49.

La victime

Karoline Georges

On l'observe un instant, sans s'arrêter, souvent du coin de l'œil, puis on s'éloigne d'un pas pressé, déjà ailleurs, du moins en pensée. Quelques-uns l'évitent de justesse avant de disparaître dans la mêlée, d'autres, moins attentifs, viennent se fracasser contre son petit corps décharné ; petits cris surpris, excuses à peine formulées, la foule viole son espace vital d'une indifférence presque rassurante et, mine de rien, la gamine saute d'une jambe à l'autre, la robe virevoltant mollement sous les gifles du vent.

C'est un petit matin nord-américain, un matin humide, pesant, on pense qu'il va pleuvoir avec tous ces nuages noirs qui s'entassent au-dessus des gratte-ciels ; une goutte ici, deux là, ça sent l'orage, et plus on guette le ciel, plus l'enfant dérange, léger obstacle imprévu sur un parcours obligé ; on soupire, on s'impatiente, mais la petite sautille de plus belle, esquivant quelques coups, en encaissant quelques autres, évitant de soutenir les regards outrés qui lui intiment de dégager le passage.

Un homme s'arrête net, l'oreille sur le combiné. Son regard huileux dérape sur la gamine, s'attarde sur la délicate rondeur de son fessier. L'homme ne peut plus bouger, il abrège sa conversation, enfouit son cellulaire dans son impeccable veston, nouvel obstacle sur une autre artère humaine. La gamine pivote maladroitement sur elle-même, les bras au ciel, les yeux fermés. Elle a six ans, pas plus, sûrement moins. Pieds nus, une robe trop courte, le visage barbouillé, les fesses dénudées, elle enroule ses nattes autour de ses poignets, chantonnant un air indéfinissable. L'homme recule de trois pas, hésite, puis rebrousse chemin, jetant des regards furtifs un peu partout. Il s'installe derrière son volant, haletant, hypnotisé par les mouvements de l'enfant, séduit par cette chair rose qui s'ignore, par cette vie toute fraîche qui détonne entre ces vieilles carcasses incolores affublées de cellulite, de varices, de vergetures. Même de loin, l'enfant transpire

sa pureté avec insolence, se dandinant ostensiblement, offrant effrontément ses deux minuscules bombements immaculés aux passants. L'homme salive, gigote, et la pluie s'amène et la foule se disperse et l'enfant se statue, une main sur le front, la bouche ouverte. Alors l'impossible se présente : une place de stationnement, tout près de l'enfant ; l'homme démarre, s'accroche à son volant, haletant. Feu rouge, vert, les bolides s'approchent, l'homme s'énerve, angoissé ; feu clignotant, klaxon, il se range presque doucement ; la gamine sort la langue, s'abreuve à même le ciel, goutte dans l'œil, gouttes partout, elle rit, elle sautille, là, à deux pas, sa petite robe plaquée contre sa chair de fleur. Le ciel gronde, la pluie s'épaissit, on court, on glisse, l'homme hésite, rendez-vous en tête, mais l'enfant l'obsède et personne n'observe, c'est certain, il pleut trop, c'est l'heure du boulot, personne ne remarquera, personne. La vitre s'enfonce dans la portière, l'homme se penche :

— Tu vas attraper la mort !

La fillette s'approche de l'étranger, dérangée par le bruit de la pluie, un grand sourire, la bouche rose, les yeux clairs ; l'homme se recroqueville un peu, impressionné, intimidé.

— Pardon ?

Une petite voix flûtée, une main qui glisse sur la carrosserie, son regard fixe, naïf, enjoué ; l'homme blanchit.

— Tu ne peux pas rester sous la pluie ! Où est ta mère ?

— Je ne peux pas rentrer sans ma culotte.

Frémissement. L'homme feint de ne pas entendre ; l'enfant s'approche, le ventre collé contre la portière, une jambe qui virevolte à l'arrière.

— Ma culotte. Elle est coincée sur la clôture, dans la ruelle. C'est à cause du chien. J'avais peur et je n'ai pas vu le barbelé.

— Mais ce n'est pas une raison pour rester sous l'averse ! Monte, je vais te ramener chez toi.

— Il faut que je ramène aussi ma culotte. Tu vas m'aider, monsieur ?

Les voilà qui s'engagent, côte à côte, dans une ruelle étroite, jonchée de poubelles. L'homme n'ose pas penser à ce qu'il fera,

n'ose pas regarder l'enfant ; il avance, surexcité, une main dans sa poche, sur son sexe enflé, et l'enfant gambade à ses côtés, pleine de fous rires et de pluie et voilà le fond, un mur, un passage à droite, ils tournent, ensemble ; l'homme cherche la clôture, comprend trop tard qu'il n'y a ni culotte ni barbelé.

Le bâton éclate contre sa tempe, il s'effondre, la main crispée sur sa verge démesurée, il ne voit ni les deux autres gamines, ni son fantasme qui attend en trépignant sur place, le visage contre le mur, les mains sur les oreilles, les yeux fermés sur un murmure mélodique. La plus grande frappe encore, de toutes ses forces. L'autre s'approche prudemment, cherche dans une poche, puis dans l'autre. Calmement, nonchalamment, elle sifflote.

— Un riche : trois cent douze gros dollars. Un autre comme lui et on pourra partir loin loin des vilaines pattes de papa.